

***Le Rouge et le blanc* de Jean-Marie Laclavetine¹: les lumières et les ombres des plaisirs bachiques**

Claude Benoit Morinière
Universitat de València

“Que serait l’homme sans le vin?” s’interroge mélancoliquement l’abbé Gernis, en humant son verre. “Une bête silencieuse et triste” (140). Ce personnage de la huitième nouvelle du recueil de Jean-Marie Laclavetine, émet une opinion commune à l’ensemble des sociétés appartenant à la civilisation occidentale et, plus spécialement méditerranéenne. Le vin, en effet, depuis les temps immémoriaux des célébrations dyonisiques et des mythes bibliques, n’est-il pas connu comme un antidote à la tristesse de l’homme face à la misère de sa propre condition? Les textes sacrés, d’ailleurs, corroborent cette croyance et le grand Salomon, dans l’*Ecclesiaste*, assure que le vin réjouit le cœur de l’homme.

Depuis toujours, il a joui d’une riche symbolique comme boisson essentielle ancestrale, car “ Le premier geste de Noé, à peine descendu de l’arche à la fin du déluge, fut de planter une vigne et de s’enivrer” rappelle l’abbé Gernis. (140)

Dans la tradition biblique, Israël lui a reconnu une valeur sacrée, lui attribuant un rôle primordial dans les sacrifices du culte. En outre, il est “signe et symbole de joie, et de tous les dons que Dieu a fait aux hommes”². Dans le *Nouveau Testament*, l’épisode évangélique des noces de Cana illustre cette idée, et le miracle du vin renouvelle l’alliance entre Dieu et son peuple.

Quant à la vigne, culture méditerranéenne par excellence, “pour le psalmiste et les prophètes, elle est l’image du peuple élu et elle est associée à toute promesse de salut messianique”³. Chanté dans le *Cantique des Cantiques*, célébré

1. Laclavetine, J.-Marie, *Le Rouge et le Blanc*, Paris, Gallimard, 1994. Toutes les références au texte renvoient à cette édition.

2. Chevalier, J. et Gheerbrant, A., *Dictionnaire des symboles*, Paris, Bouquins Laffont, 1982, p.1916.

3. Cf. Mervaud, Ch., “Du nectar pour Voltaire”, *Dix-huitième Siècle* n° 29, 1997, p.143-44.

dans le culte chrétien où, par la transsubstantiation, il devient le sang du Christ, vénéré comme tel dans *la Légende du Saint Graal*, loué dans le Coran, le vin est inséparable du destin de l'humanité et, par conséquent, de la littérature universelle. Il alimente depuis des siècles l'imaginaire des poètes et des écrivains qui l'associent, le plus souvent, à la fête et aux plaisirs de la table.

Remède à tous les maux selon l'antique croyance, il peut cependant devenir liqueur traîtresse, breuvage de perdition et d'aliénation, comme on nous l'a montré dans la littérature réaliste et naturaliste. Il existe donc une dialectique du vin qui met simultanément en regard ses bienfaits et ses méfaits. Ainsi, parmi les dix nouvelles de Jean-Marie Laclavetine, deux d'entre elles montrent les dangers et les ravages de l'alcool, ce poison capable de dégrader l'être humain et de provoquer de terribles cauchemars⁴ et aucune d'elles n'a de fin heureuse. Mais, comme l'annonce le texte de la couverture, "Un même amour du vin (cadeau des dieux, cadeau du diable) réunit et agite les personnages [...] Tous ont une passion –joyeuse ou funèbre, passagère ou fatale, raisonnée ou délirante, érudite ou bestiale– pour le vin"⁵.

Pour nous cerner aux limites spatio-temporelles de cet univers romanesque, il faut rétrécir notre champ d'étude à la culture française de la vigne et du vin, ancrée ancestralement dans l'univers imaginaire du pays voisin. En effet, Roland Barthes le soulignait dans son ouvrage *Mythologies*⁶, "le vin est senti par la nation française comme un bien qui lui est propre, au même titre que ses trois cent soixante espèces de fromages et sa culture." C'est bien cette connaissance intime des vins, des terroirs, des crus, la compagnie constante de cette boisson familière tant dans les repas quotidiens ou les réunions périodiques que dans tous les moments marquants de la vie⁷, depuis l'enfance ou l'adolescence jusqu'à l'heure de la mort qui imprègne le texte et fait fonction de fil conducteur et de lien entre les dix histoires pourtant bien différentes du recueil. Sous un titre parodique à résonance stendhalienne qui annonce les deux couleurs fondamentales du vin: *Le Rouge et le Blanc*, le lecteur suit un parcours des plus variés à travers les régions viticoles souvent célèbres, ou parfois moins connues du pays. Des vignobles du Tarn à ceux de Saint-Emilion, du Quercy rocailleux aux plaines du Bordelais et du Médoc, des coteaux ensoleillés du Roussillon au Périgord vert, des suaves collines du Val-de-Loire à celles de l'Anjou, des côtes de Bourgogne aux plateaux du Jura, sans délaissier les vignes lumineuses de Jurançon, aux pieds des Pyrénées, la route des vins se poursuit, d'un récit à l'autre, à travers un pays dont la vie et l'histoire demeurent inséparables de celles de ses vignes. L'auteur étale

4. Cf: "Dans la cave", et "Djinn".

5. Cf. Note 1.

6. Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. Points, 1957, p. 74.

7. "Le vin est socialisé parce qu'il fonde [...] un décor: il orne les cérémoniaux les plus menus de la vie quotidienne française, du casse-croûte (le gros rouge, le camembert) au festin, de la conversation de bistrot au discours de banquet" *Idem*, p. 76.

avec complaisance une connaissance approfondie et détaillée des différents vignobles français, dont la production s'étend des vins de réputation mondiale à la piquette d'élaboration familiale, et nous fait découvrir, aux côtés des grands crus millésimés, de charmants petits vins de pays, aux personnalités bien définies. Le bourgueil côtoie le meursault et le côte-rôtie, le pomerol et le château-margaux voisinent avec un modeste gaillac, un vigoureux cahors se retrouve sur la table, aux côtés d'un sauternes grand cru classé, le champagne semble pétiller dans les coupes, et c'est une fête continue pour l'imagination visuelle, olfactive et gustative de l'amateur et du gourmet qui sommeillent dans chacun d'entre nous.

Même si les différentes histoires se déroulent, dans la plupart des cas, dans une atmosphère angoissante ou mélancolique et se terminent tragiquement, les heureux moments de la dégustation ou de la célébration ne manquent jamais. Dans la nouvelle *Vendanges tardives*, la scène des dernières heures du vieux Mérroux, agonisant, qui demande à sa fille de déguster avant de mourir les meilleurs vins de sa cave, est exemplaire en ce sens, et elle nous fait comprendre cette passion pour le vin qui domine la vie entière des personnages. Le rite de la dégustation s'accomplit religieusement, et vient culminer le sacrifice de toute une existence dédiée à la culture de la plante et à l'élaboration d'un cru unique et inégalable:

Francine posa délicatement sur la table de nuit le plateau où tintaient les verres. Chacune des bouteilles était enveloppée dans un linge blanc qui en dissimulait l'étiquette. Elle versa un peu de vin dans un verre, observa le rubis qui tremblait dans la lumière de la lampe de chevet, le fit tourner, le huma, le passa à son père. Assis dans le lit, raide et pâle, le vieil homme ferma les yeux, les narines au-dessus du verre.

Il reconnut immédiatement le vin qu'il avait fait en 1986: une de ses plus chères réussites. (43-44)

Cette dernière halte avant le départ définitif est l'occasion ultime de jouir du résultat de dures années de labeur acharné, de s'accorder la récompense bien méritée, le repos et le loisir d'identifier, dans chaque vin de la propriété, la robe, les arômes, les parfums qui le caractérise et lui confère sa personnalité:

... puis un vin dont le bouquet intense, mêlant les arômes de grillé, de café et de fruits confits explosa dans ses narines avec une telle véhémence qu'il se sentit un moment dérouté. Il aspira une demi-gorgée, reconnut le soleil de 82. (44)

La proximité de la mort n'atténue en rien les facultés sensorielles et la mémoire affective du vieillard, au moment d'évaluer la qualité d'un cru, sa provenance, son "identité", grâce au savoir acquis patiemment au long des saisons, fruit d'une expérience renouvelée chaque année, sage enseignement de la nature qui ne passe ni par les livres, ni par les cours d'œnologie. La dégustation

s’accomplit dans le plus grand recueillement et procure, chez le connaisseur, une rare satisfaction:

... C’était sans doute un pomerol, mais il ne sortait pas de ses chais. Le vieux promena une narine suspicieuse au-dessus du verre, huma, flaira, observa... Un vin de plus de vingt ans, sans aucun doute. Des arômes mélancoliques, de sous-bois et de truffe, comme il n’en sentirait jamais plus.

Il y trempa ses lèvres: une perfection – le monde dans un verre. Toutes les saveurs réunies en bouquet, chacune se détachant avec délicatesse, comme une image de paradis offerte avant le noir. (45)

Le vin, cette concentration quintessenciée du sang de la vigne, “conjonction d’un ciel et d’un terroir”⁸ apparaît à continuation comme une matière précieuse et sacrée, à travers l’image de l’or, substance première, lumière pure et inaltérable, élixir de vie et principe substantiel des choses, leur essence incarnée⁹. La couleur dorée du vin de Loupiac, avec ses “reflets d’ambre et de miel” vient rappeler au personnage que le trésor qu’est la vie coule et s’en va comme ce précieux nectar: “Il sentit que sa vie s’en allait avec cette lumière, avec cet or ancien.” (45)

Cette histoire met aussi en évidence la place primordiale que tient le vin dans la vie des individus; elle montre la fonction sociale du vin, consommé rituellement à l’occasion des célébrations familiales, des naissances, baptêmes, premières communions, mariages, décès, son rôle de marqueur temporel, signe et symbole de la réunion intime ou sociale, pour fêter une arrivée ou pallier la tristesse d’un départ. La bouteille est immédiatement sortie de la cave où le vin se conserve et vieillit paisiblement et il est versé dans les verres, en gage d’amitié, de sympathie, d’amour ou de convivialité. Ainsi, la famille Mérieux avait acheté:

six bouteilles de vin de ce millésime, en se promettant de les réserver pour les grandes occasions. Une bouteille pour la première communion de leur fille. Une autre, pour la communion solennelle. Une pour le permis de conduire.

Et une quatrième pour le repas d’enterrement de Louise, en février quatre-vingt trois. (45-46)

Cependant, ce rite prend une valeur parodique lorsque Francine, laissant volontairement mourir un mari qu’elle n’aime pas et qu’elle a épousé par contrainte, vient déguster devant son lit, la bouteille réservée aux grands événements de sa vie. Le mourant, dans son coma diabétique, ne perçoit que

8. Bachelard, G., *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, José Corti, 1948 (impression de 1988), p. 324-325.

9. Cf. Durand, G., *Les Structures anthropologiques de l’imaginaire*, Paris, Dunod, Bordas, 1984, p. 3000 et suivantes.

quelques bribes du discours cynique de sa femme, avant de sombrer dans un sommeil éternel: “Loupiac... année de ma naissance... dernière bouteille... une grande année, Barnabé” (52). Il ne saura jamais qu’il a assisté à la célébration de sa propre mort.

La dégustation d’un vin favori peut être réservée pour les derniers instants de conscience avant de mourir. Elle symbolise l’adieu aux plaisirs de la vie et accompagne d’une douce euphorie le départ vers l’au-delà. Le premier récit, *Mouches noyées*, présente un jeune homme solitaire décidé à finir ses jours à la campagne, pendant ses vacances, au cours d’une de ces parties de pêche qu’il affectionne tant. Il a prévu de “s’éteindre au bord de la rivière, comme il l’avait décidé [...] avec dans la bouche la saveur délicate et amère du dernier jurançon” (22).

D’autres fois, les dégustations collectives servent de motif aux réunions entre amis, et à l’organisation de repas *ad hoc* pour mettre en relief et faire ressortir les caractéristiques et les qualités de chaque bouteille, savamment choisie pour l’occasion.

Le narrateur du quatrième récit, intitulé *Dans la cave*, se pose cette question: “Car, à quoi bon avoir une cave, si l’on ne peut en partager les plaisirs avec de vrais amis?” (69). Pour ce grand connaisseur, il faut soumettre au jugement implacable de ses congénères les échantillons des caisses qui constituent cette “cave de vieux garçon”, composée d’au moins deux mille bouteilles et dont il faut achever la constitution avant l’âge de cinquante ans, après quoi “il ne lui reste plus qu’à utiliser le tire-bouchon, et à se laisser glisser sans efforts jusqu’à la fin de ses jours, le reliquat éventuel devant servir à égayer les amis lors du repas d’enterrement” (67). L’important, c’est précisément d’en faire profiter les amis fidèles qui vous ont accompagné pendant la vie et au moment de la mort.

Dans ces joyeuses réunions règne une ambiance toute rabelaisienne et les convives crient allègrement “Tout pour la gueule”¹⁰ (69) avant de savourer le foie gras accompagné d’un monbazillac licoreux et doré. Mais attention! Aucune erreur n’est permise et il y a un vin différent pour chaque mets. Dans un échange qui doit être le plus parfait possible, le mets aidera à découvrir toutes les saveurs du vin et le vin fera ressortir les qualités gastronomiques de la préparation culinaire. Il s’agit d’un mariage heureux qui doit satisfaire les gourmets les plus exigeants. Toute rupture de cet équilibre risquerait de gâter les excellences du vin ou celles du mets. Par exemple:

La soirée s’étirait en plages tranquilles, le long d’un simple dîner: vouvray moelleux, sancerre rouge, aloxe-corton 1969 (le gigot l’exigeait). J’avais mis en carafe, pour le fromage, un cahors jeune et vigoureux. Pas question de laisser massacrer un vieux grand cru par des voyoux venus de Maroilles ou Munster. (70)

10. Phrase qui imite le refrain célèbre du royaume de Messer Gaster: “Et tout pour la tripe”, dans le *Quart Livre* de Rabelais.

Dans l'univers des nouvelles de Laclavetine, aucun plaisir n'égale celui de boire un bon vin. En France, comme l'explique Roland Barthes, "la boisson est sentie comme l'étalement d'un plaisir, non comme la cause nécessaire d'un effet recherché: le vin n'est pas seulement philtre, il est aussi acte durable de boire"¹¹. Ainsi, le narrateur de *La Mort par transparence* semble vouloir prolonger ce moment de jouissance et se délecte lentement d'un magnifique vin de Maury: "Je buvais à minuscules gorgées le vin qui déployait ses vingt-deux degrés d'alcool, et laissait dans la bouche un goût exquis de confiture, cerise ou cassis." (141).

De même, dans la dernière nouvelle, *Paradis*, le couple qui, dans le ciel, égrenne ses souvenirs de beuveries pendant sa vie passée ne manque pas de remémorer certains moments de félicité complète: "Tu te souviens, ce petit vin des Abymes, au bord du lac d'Aiguebelette, en mangeant une friture... Perlant, frais comme une eau de source, avec un goût d'herbe mouillée, d'amande verte..." (183).

Le plaisir commence avant la dégustation elle-même, avec la sélection de la bouteille prélevée de la cave, puis il se prolonge et augmente avec les préparations préliminaires: rafraîchir, ôter le bouchon, etc. Rémi, "remontant la rivière, [...] était allé caler une bouteille de Gaillac entre les pierres, dans les vifs des remous" (14) afin qu'elle atteigne la température idéale pour la consommation. Celle-ci apparaît encore plus attrayante, plus appétissante, idéalisée dans l'image florale avec un voile de fraîcheur dont la simple vue désaltère déjà: "Sur la bouteille de gaillac, couchée dans un lit de pervenches, perlait une buée immatérielle." (17).

D'autre part, le véritable amateur et le fin connaisseur de vin ne supporte pas de boire n'importe quelle piquette. Il exige une qualité, une texture, un goût, un parfum, une couleur de robe satisfaisantes. L'abbé Gernis¹² choisit, pour célébrer la messe dominicale un "meursault au goût de brioche et d'amande, dans la salle à manger du presbytère, insoucieux des marmonnements outrés de sa gouvernante ("C'est que je ne veux pas faire la grimace au Seigneur quand je communie, Mademoiselle"¹³) (143). Cet homme d'église, espèce de Frère Jean rabelaisien, semble penser, comme celui-ci, que seul importe le "piot". Avec une pointe de malice irrévérencieuse, le narrateur nous le présente comme "le franc et jovial buveur qui m'avait baptisé trente ans plus tôt et qui, chaque fois que je revenais au village, m'obligeait à communier avec lui sous l'espèce d'un vin sorti de derrière ses fagots bénits" (142). Il se produit ici une désacralisation du

11. *Op. Cit.*, p. 75.

12. Cl. La quatrième nouvelle: *Dans la cave*.

13. Signalons au passage que le personnage de l'abbé Gernis et cette anecdote semblent s'inspirer d'un personnage et d'une scène véridique, cités par Catriona Seth dans son article "La cave des poètes", *XVIIIe siècle, Op. Cit.*, p. 278.

"Bernis, poète et cardinal, ne célébrait la messe qu'au chablis afin, disait-il, de ne pas faire la grimace au seigneur".

sacrement de la communion au profit d'une survalorisation de la boisson mythique qui a orienté et déterminé, en grande partie, notre culture et notre civilisation.

La relation entre l'homme et le vin est si ancienne et si étroite que l'on pourrait définir l'un par l'autre. "L'abbé prétend que les gens ressemblent au vin de leur région, et qu'on connaît mieux les Bordelais ou les Bourguignons en buvant leur vin qu'en parlant avec eux." (140). La même idée se répète dans l'avant-dernière nouvelle *–Copains–*, au sujet du vin âpre et noir que fabriquait Jonas, le grand-père de Joseph, dans un coin du Périgord, près de Brantôme: "L'ancêtre, au-delà de la mort, conservait la réputation d'un caractère ténébreux et inquiétant, qui avait rejailli sur sa production: on jugeait, sans l'avoir goûté, le vin aussi imbuvable que le vigneron." (165).

Il arrive même que le vin ou la vigne prête ses attributs à l'être humain. L'individu, comme le font certains personnages balzaciens, acquiert progressivement, par assimilation, une ressemblance avec l'objet de sa passion. Si, par un phénomène d'analogie ou d'identification, le père Grandet devient jaune comme son or, le vieux Mérueilleux a des mains "noueuses comme des sarments" (41). Les gens des Fenouillèdes –l'abbé Gernis en est le meilleur exemple– sont pleins de joie de vivre et de jovialité. A la manière de leur vin, vieilli en plein air dans des grosses bonbonnes alignées sur les coteaux, "chacun expose son âme au soleil" (141).

Cette curieuse symbiose transforme la vision cosmique du narrateur/personnage. Tout est perçu sous la lumière des couleurs vineuses. "A l'aplomb de Souillac, le soleil s'enfouissait dans la lie pourpre des nuages" (141); "Des nuages lie-de-vin se tordaient au ras des toits" (167); "L'aube mettait de l'eau dans son vin"¹⁴.

Un autre exemple des liens qui unissent intimement l'homme et le vin s'inscrit dans le domaine de la connaissance. Que serait l'homme sans la fonction de maïeutique du vin, qui délie sa langue et l'aide à accoucher de ses souvenirs, de ses pensées informulées? Sans le philtre qui fait sortir de l'ombre de la conscience la partie secrète et inconnue de l'être? Quand l'abbé Gernis dégustait lentement ce vin de Maury, "Quels effluves d'enfance y retrouvait-il?" (141) questionne le narrateur. Le vin porte naturellement l'homme au rappel de son passé, à la parole, à la confiance. "Ce n'était plus lui qui parlait[...]: c'était un homme plus ancien, oublié de lui-même, dont j'ignorais tout. Un inconnu, un fantôme apparu à la faveur d'une soirée un peu plus douce[...], d'un vin un peu plus puissant..." (142).

14. Notons au passage la délexicalisation ironique et poétique de l'expression populaire "mettre de l'eau dans son vin".

De la facilité de parole, du laisser-aller à la confiance et à la manie autobiographique, schéma littéraire bien connu¹⁵, à l'ivresse, il n'y a souvent qu'un verre. Thème cher aux écrivains et aux poètes, l'ivresse a représenté l'éclosion du plaisir, l'explosion de la gaieté, l'image de l'inspiration. On l'a souvent associée, aux célébrations dionisiaques, aux plaisirs de l'amour, et à la libération par l'oubli des peines, des angoisses et des souffrances inhérentes au genre humain.

Enivrez-vous, écrivait Baudelaire. Il faut être toujours ivre. Tout est là : c'est l'unique question. Pour ne pas sentir l'horrible fardeau du Temps qui brise vos épaules et vous penche vers la terre, il faut vous enivrer sans trêve.

Mais de quoi? De vin, de poésie ou de vertu, à votre guise. Mais enivrez-vous.

L'ivresse soulage l'homme de la hantise du temps, car le vin est le symbole de "la jeunesse triomphante et secrète", affirme G. Durand. "Il est par là, et par sa rouge couleur, une immense réhabilitation technologique du sang. Le sang recréé par le pressoir est le signe d'une victoire sur la fuite anémique du temps"¹⁶.

D'autres vertus ont été traditionnellement attribuées à l'ivresse. Elle favorise l'inspiration en éveillant la "fureur poétique"; elle entre parfois dans le rite de la séduction, où elle peut servir d'intermédiaire à la passion; elle joue souvent le rôle de consolatrice des pauvres et des affligés¹⁷. Mais l'une de ses facettes les plus universellement reconnues est sa faculté de mettre l'individu face à sa propre vérité.

In vino veritas, prêche l'ancienne maxime. L'ivresse, si légère soit-elle, dissout la conscience rationnelle, fait tomber les masques et conduit à la franchise et à la sincérité. Arrivée à un certain état d'ébriété, la personne découvre sa véritable personnalité, ses défauts, ses faiblesses, ce qu'elle refuse de voir et d'admettre dans les moments de sérénité. Le vieux Jonas¹⁸ recommande à son petit-fils: "Tu boiras de ce vin [...] le jour où tu voudras savoir ce que tu es vraiment..." (174). D'anciennes légendes qui courent les campagnes viennent corroborer cette croyance en le pouvoir herméneutique du vin. Joseph raconte que:

Quand Noé a fait sa première récolte, juste après le déluge, Satan a versé dans le vin le sang de quatre animaux: un agneau, un lion, un singe, un cochon... Ceux qui buvaient, dès lors, retrouvaient ce vers quoi les portaient leur véritable nature, suivant le degré de l'ivresse... Qui devenait lion, qui devenait singe... (175)

15. Cf. Entre autres exemples, celui d'Athos, dans *Les Trois Mousquetaires* de A. Dumas père, lorsqu'il conte sa vie, son mariage avec Milady et les malheurs qui s'ensuivent.

16. Durand, G., *Op. Cit.*, p. 297.

17. Cf. Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, "Le vin des Chiffonniers" et "Le vin du solitaire".

18. Cf. La nouvelle *Copains*.

C'est alors que se met en évidence la puissance hallucinatoire du vin. Dans cette même histoire, aux yeux du narrateur égaré lui-même dans les brumes de l'alcool, Joseph souffre un processus d'animalisation et prend progressivement les caractéristiques physiques du cochon: son nez se transforme en une espèce de "groin humide" (174), ses traits deviennent "bouffis, son poil décoloré", "lui d'ordinaire tellement civil et discret à table [...] s'empiffre(e) presque sans retenue en émettant des grognements" (168), la peau de son visage est "recouverte d'une sorte de duvet rêche" (171), "son énorme cou", "ses oreilles en pointe" (172) ...

Sa métamorphose se parachevait de minute en minute. Sa hure, dans l'éclairage indirect de la lampe, prenait des reflets soyeux, [...] Ses petits yeux riboulaient, ses babines se retroussaient sur ses dents jaunes, [...]. De temps à autre, il secouait la tête pour chasser la mouche qui revenait avec obstination se poser sur son groin humide. (174)

Une atmosphère de fantastique envahit la fin du texte, à mesure que l'ivresse augmente, dissipant les limites entre conscience et inconscience, entre rêve et réalité. Joseph demandait-il réellement à son ami de lui donner la mort? Ou bien celui-ci avait-il mal interprété son geste, quand, "de sa patte angulée, il [lui] désignait un emplacement sur sa gorge, où battait puissamment une artère" (176)? D'autre part, le personnage a-t-il vraiment commis un crime ou s'agit-il d'un cauchemar provoqué par ses excès éthyliques?

La dernière image de la nouvelle, qui nous montre la tombe de Joseph, porte à croire que le narrateur souffre les troubles caractéristiques du *delirium tremens*, quand il décrit l'arbuste ornemental planté au pied de la tombe, "aux branches duquel pendaient des fruits gris, d'aspect pelucheux. Personne n'a remarqué qu'il s'agissait de petits rats morts" (177) souffle-t-il, désireux de mettre le lecteur dans le secret de sa découverte.

Un autre cas d'hallucination apparaît dans la nouvelle intitulée *Dans la cave*, qui rappelle le conte fantastique du *Horla* de Maupassant, mais le dédoublement de personnalité se doit ici à l'ivresse de plus en plus fréquente chez le personnage qui passe ses nuits à vider en solitaire les merveilleuses bouteilles qu'il avait si amoureusement entassées dans cette cave de vieux garçon à laquelle il a été fait référence antérieurement. L'abus de ce vin qu'il aime tant le conduit à un état d'hallucination schizophrène et à des troubles physiques et caractériels de plus en plus prononcés: "tête lourde", "coton dans la bouche", "crises de colères impromptues", "engourdissements brutaux" (75), soif continuellement inassouvie ("J'avais une soif terrible, une soif d'enragé" (81). Mais cet *alter ego* qui l'attend à toute heure du jour et de la nuit le pousse à boire toujours davantage, l'entraînant dans une chute sans retour.

Les puissances maléfiqes de l'alcool brouillent les esprits, anéantissent la volonté, annihilent la raison et font dans l'organisme humain des dégâts irréparables. Le vin, régénérateur et vivifiant, contient également en lui le sombre

pouvoir de donner la mort. Les deux personnages de la dernière nouvelle –un couple– se retrouvent au paradis après une vie exagérément dédiée aux plaisirs de Bacchus. Leurs souvenirs se réduisent aux vins qu'ils ont savourés, aux bonnes bouteilles qu'ils ont vidées:

Le voyage de noces. Arlay. Tu te souviens, ce vin jaune dans les caves du château?

Dix ans de fût... Un vin de voile... ils laissent les levures recouvrir la surface, comme une dentelle... (183)

Toutefois, aucune amertume ne vient troubler ces joyeux pochards, qui ont préféré “boire du rouge que broyer du noir”¹⁹ (182), heureux d’avoir vécu, peu de temps, il est vrai, mais dans un état de perpétuelle béatitude: “On aura quand même bien ri tous les deux. Hein, ma vieille, ma petite pocharde.” (184).

Cette clôture heureuse n’est pas gratuite. Après les crimes, les assassinats, les crises de folie, après les cas de dégradation physique et mentale, une histoire humoristique, non seulement détend la tension causée par le tragique de certaines intrigues, mais elle réconcilie le lecteur avec l’élément primordial qui donne son sens et sa cohérence au recueil tout entier: le vin.

Jean Marie Laclavetine a voulu montrer l’ambivalence de ce breuvage mythique et sacré. Ce sont les ombres et les lumières des plaisirs bachiques auxquels nul homme de bien ne doit se refuser. Puisse chacun de nous faire sienne la phrase que Voltaire écrit à un parlementaire bourguignon et propriétaire de vignobles qui était son fournisseur de corton, Antoine Jean Gabriel Le Bault, le 31 décembre 1762:

*“Homo sum, et vini nihil a me alienum puto”*²⁰

19. Autre expression à intention ironique, basée sur l’opposition des couleurs rouge/noir et sur l’analogie formelle boire/broyer. L’expression “broyer du noir” est prise dans son sens propre et s’oppose, par son sémantisme à “boire du rouge”, action censée de réjouir le cœur de l’homme.

20. Phrase citée par Jean Bart et Elisabeth Wahl, “De grappe en verre: état des questions”, *Dix-huitième siècle, Op. Cit.*, p. 16.